

**IMPARDONNABLES**

# Droits d'auteur 2021

DREAMY D.A  
JACKZAK  
L.LOUETTE  
M.MORIN  
V.REMONT  
C.ROX

Tous droits réservés

# Avant-propos

Chères lectrices, chers lecteurs, vous voilà en possession d'un objet rare !

En effet, ce livre n'est pas comme les autres, puisqu'il s'agit du premier du genre : un romelle.

À l'origine, six auteurs réunis sous l'impulsion de Florian JackZak, afin d'élaborer un recueil de nouvelles de type thriller. Dreamy DA, Claire Rox, Lionel Louette, Vincent Remont et Maxime Morin, tous motivés par ce projet d'écriture au profit de l'association **Solfa**<sup>1</sup>.

Mais dès nos premières conversations, à tort ou à raison, nous nous accordions sur le fait qu'un recueil laisse toujours un goût d'inachevé en bouche. Un manque de profondeur, des dénouements abrupts, une répétition des thèmes qui lasse au fil des pages...

De plus, nous désirions créer quelque chose de nouveau. Un concept véritablement original et inspiré, à l'image d'une collaboration à douze mains.

Alors l'idée d'intégrer nos écrits au sein d'une seule et même intrigue est apparue. Un prologue et un épilogue communs, et une histoire qui progresse à chaque nouvelle, nous permettant de perfectionner des personnages forts à travers des sous-intrigues palpitantes.

---

<sup>1</sup> [www.solfa.fr](http://www.solfa.fr)

*Impardonnables* est ainsi l'association de roman et de nouvelle, qui a donné naissance au néologisme « romelle ». Des mois de travail, de questionnements, d'incertitudes, mais aussi de bonne humeur, ont abouti sur une expérience humaine et littéraire passionnante, où chaque auteur a pu retranscrire son univers. Affirmer son style et sa sensibilité, et connecter sa nouvelle dans un thriller psychologique sans nul autre pareil.

D'idée un peu folle à roman novateur et totalement barré, *Impardonnables* restera longtemps dans l'esprit de ses auteurs, et nous l'espérons, aussi dans le vôtre. Si jamais vous ressentez un profond malaise au cours de votre lecture, notre psychiatre docteur Durrows est prête à vous recevoir.

Bienvenue dans l'*Europa Tower*...

# Charles-Antoine de Montigny

Maxime Morin

C'est lorsque nous avons revêtu nos masques que j'ai senti que la situation pouvait salement dérapier. Les secondes d'avant, nous n'étions qu'un groupe de personnes unies par une même vocation. Une certaine idée du monde, et la façon dont nous pouvions arranger les choses. Mais quand les visages se dissimulèrent dans des casques, sous des cagoules, derrière les larges capuches de nos sweats noirs, quand nos identités s'effacèrent pour n'afficher qu'une force de frappe, là, il s'est passé quelque chose. Les idéaux s'étaient changés en mission. Notre conviction, en une dissuasion outrancière. De groupe, nous étions devenus une armée.

Cachés derrière de grands principes et des prétextes, nous refusions de voir la catastrophe en marche. Des gars comme nous, il y en a toujours eu sur Terre. De toutes époques et de toutes luttes, et comme eux, nos cerveaux

s'étaient bloqués à la première étape, à savoir l'idée légitime. Celle qui tient debout, qui vaut la peine de se battre. Celle qui vacille quand s'ajoute le prosélytisme ou l'activisme. Puis comme les choses ne bougent pas, la violence entre en jeu, car il n'y a qu'elle qui obtient les meilleurs résultats. À la fin, par bêtise ou par goût, on se retrouve enfermé dans l'ultra-radicalisation.

Assimilés ni plus ni moins à des terroristes.

Dans d'autres pays, des fanatiques de Daesh ou extrémistes néonazis auraient été nos compagnons de cellules, et ce à perpétuité. Considérés comme des ennemis d'État. Sauf qu'en France, notre combat était volontairement passé sous silence. Ceux qui dirigeaient la nation espéraient tuer dans l'œuf notre cause, en parler le moins possible, nier son existence, la preuve, les services de renseignements ne percevaient même pas la menace. Nous n'étions rien ni personne. Jusqu'à ce jour. Jusqu'à ce crime.

Dans les faits, cette lutte était pourtant salvatrice, jamais dans notre intérêt, mais bien pour l'avenir du monde. On ne voulait pas jouer les super-héros, juste faire ouvrir les yeux, exposer la vérité au grand jour. Agir pour une société inclusive, sans inégalités. Du beau, du pur, l'utopie au programme, car rêver valait toujours mieux qu'abandonner la partie. Et pour y parvenir, on ne misait pas sur l'ultra-violence, plutôt une désobéissance civile, parce que nous n'étions pas des criminels.

Et c'est peut-être ça qui a tout foutu en l'air. Mille fois

la scène s'est rejouée dans mon esprit, avec ce même putain de dénouement, plus j'y pense, plus je me dis que ce jour-là, si j'avais eu un pistolet entre les mains, le drame aurait pu être évité. L'homme est un animal, il ne comprend que ce qui fait peur et mal. Il en va de même pour l'État, ce n'est pas en respectant les règles qu'il nous considère, c'est lorsque ses fondations tremblent qu'il commence à écouter. Notre objectif, montrer que nous ne lâchions rien, prêts à tout pour soutenir des aspirations justes.

Alors nous nous sommes attaqués à du gros, du lourd, le vrai pouvoir. Ce dernier n'a pas connu le moindre frisson.

Nous, par contre, avons explosé en mille fragments.

La maison n'était plus assez grande. La lumière du jour parvenait encore à franchir les stries des volets, éclairant faiblement la trentaine d'hommes dans l'attente. Il y en avait dans toutes les pièces, dans tous les coins, l'endroit puait la sueur et le stress. Les murs s'étaient rapprochés par la seule pression de nos ambitions. Dans le silence presque total demeuraient plus que les soupirs. Des respirations sifflantes, les cœurs s'emballaient déjà. Des taureaux dans un toril sombre, enfermés avant explosion, je me souvins avoir regardé mon voisin de droite, lui-même m'observait, l'exaltation dans ses pupilles, j'ai cru un instant qu'il allait me sauter dessus. La tension faisait trembler les bas-ventres, une file s'était constituée devant les toilettes, où chacun allait évacuer son malaise.

Oui, nous avons la trouille, de ce que nous devons accomplir, mais pas seulement. Moi, j'avais surtout peur d'où la cause pouvait m'emmener. L'interrogation posée, mon esprit n'entrevoyait aucune limite.

La réponse était claire, aussi loin qu'il serait nécessaire.

Ce jour-là, je suis allé là où la folie pousse un homme.

Une voix s'éleva. Celle-ci n'était pas la plus forte, pas la plus grave, elle couvrait à peine les grognements et le chuintement de la chasse d'eau, et pourtant celle-ci claqua à l'intérieur, là dans les tripes, où elle résonna comme un ultimatum.

— Ceux qui hésitent peuvent encore partir. Ceux qui ont peur peuvent toujours s'en aller. C'est votre dernière chance.

Nous hésitions tous, effrayés par la perspective de passer un bout de sa vie en prison. Parce que nous n'étions que des hommes normaux. Il y avait des jeunes et des anciens, des actifs, des chômeurs, des asociaux comme de respectables pères de famille. Des pauvres comme des plus aisés, toutes communautés confondues, l'égalité en maître mot, lorsque j'y repense aujourd'hui, je me demande comment quelque chose d'aussi beau a pu tellement mal tourner. Quand l'affaire a éclaté dans les médias, le grand public a foncé droit dans l'amalgame. On nous a assimilés à des barbares, des anarchistes, des fous à boucler à double tour, parce que tout est plus simple une fois les gens enfermés dans des catégories. Une bande de parasites, juste bons à casser. Juste bons à tuer.



C'est si facile de juger quand on ne connaît pas.

Charles-Antoine de Montigny. Un nom pareil, ça ne s'invente pas, et la suite avait tout du fils à papa des beaux quartiers. Vingt-quatre ans, étudiant en master lettres modernes. J'habitais chez mes parents, une villa sur les hauteurs de la ville. Logé, nourri, choyé, en bref aucune excuse. Ni en manque d'argent ni en manque d'amour. Pas de drogue, pas de traumatisme lié à l'enfance. De la réussite, et quand elle ne suffisait plus, un petit coup de pouce du destin tournait les choses en ma faveur. J'ai toujours eu de la chance, toujours eu de quoi être heureux, et c'est peut-être ça le souci. Trop de bonheur, arrivé un moment, ça emmerde. Si bien qu'on gratte un peu le vernis, voir vraiment si tout est parfait, et dès qu'on aperçoit une brèche, on s'y engouffre tout entier, pour se donner l'impression d'être comme les autres. Il n'y a que les gens biens qui ont des problèmes, alors moi aussi je désirais ma part de frissons.

J'en avais choisi un de taille, un truc bien costaud, qui exige une détermination sans faille. Certains d'entre nous en avaient fait leur religion, d'autres un mode de vie, la seule façon de survivre au futur. Moi, je me suis lancé là-dedans comme on se jette un défi, pour me tester, montrer enfin de quoi j'étais capable. Et cet après-midi-là, le monde s'en est aperçu, et je pense qu'il a eu si mal qu'il en a posé un genou à terre.

Trente mecs lambda, et aucun n'a bougé. Le retour en arrière était possible, mais nous n'en voulions pas. Pire,

cette place, on ne l'aurait échangée pour rien au monde.

— Le sort en est jeté. Messieurs, en route.

Comme si elle n'attendait que cette phrase, la porte s'ouvrit en grand, une lumière grise apparut. Les bottes claquèrent contre le sol, des gars crièrent pour se donner du courage, on se tapait sur l'épaule, je tentai un mouvement, mais mes jambes paraissaient ne plus m'appartenir. Elles tremblaient, me laissant statique, alors mon voisin s'est approché d'un coup pour me foutre une grande baffé dans la gueule. Chouette, je me suis dit, idéal pour remettre les idées en place, mais rien, au contraire, j'ai senti la rage en moi. Les joues enflammées, le cœur en ébullition, les membres gavés de sang brûlant, je lui en ai collé une si forte que sa tête a basculé en arrière. Revenue sur son axe, la sensation avait dû lui plaire parce qu'il en souriait.

— C'est aujourd'hui ! qu'il m'a sorti. Tu te rends compte ! Depuis le temps qu'on attendait ça !

Et il s'est barré vers l'extérieur en courant. Pour la majorité d'entre eux, c'était l'apothéose, trois semaines qu'on préparait ce moment. Des bouteilles avaient tourné, pour se donner du courage, mais les gars les avaient à peine touchées, parce que leurs yeux brillaient comme des gosses le matin de Noël. L'excitation à son comble, l'instant avait quelque chose d'irréel. Cette opération, c'était un cadeau qui descendait du ciel, et il n'y avait plus qu'à aller le cueillir. Le plan était calibré, ne restait plus qu'à suivre les ordres à la lettre. Chacun son

rôle, et ce soir la gloire pour tous.

Pendant que les autres s'en allaient, je regardai les murs pour la dernière fois. L'enquête allait sans doute amener les flics dans cette baraque, alors interdit d'y remettre les pieds. Nuit après nuit, on s'était amassés là, et ça avait beau être une maison abandonnée, loin de la civilisation moderne, une dizaine de bagnoles en file indienne, on ne pouvait pas dire que c'était très discret. Il y aurait toujours un voisin qui se souviendrait d'un bruit ou d'une lumière, donc dans le doute, on avait prévu d'y foutre le feu.

Deux bonshommes se baladaient dans les pièces un jerrican en main, dessinant des sillons puant l'essence. Si j'étais sentimental, je dirais que le gamin que j'étais avait péri dans les flammes. Il avait crevé là, ce sale gosse, dans l'espoir de commencer à vivre, mais l'adulte s'est perdu en route, celui-ci n'est jamais venu à sa rencontre. Aujourd'hui encore, j'ignore qui je suis devenu. Sans doute personne, car depuis ce jour, comme un ciel d'orage, le flou dans ma tête s'est rempli d'un noir d'encre.

Dehors, sous les nuages électriques, j'ai respiré à en avoir mal au cœur. Ça grondait de partout, dans les cieux et dans les cerveaux, des sacs en cuir se baladaient de main en main, et ne pas savoir ce qu'ils renfermaient me verrouilla les mâchoires. Nouvelle recrue dans le groupe, je devais prouver ma valeur, et cette opération était l'occasion idéale de faire des étincelles. Subalterne, très

peu pour moi, je voulais frapper les consciences de ces mecs-là. Trop de pression pour un seul corps, il me fallait de l'action, là tout de suite, et ça a dû se voir, car *Alpha* s'approcha, et ses deux yeux trop rapprochés me lancèrent un regard soucieux, comme s'il attendait que je fasse une connerie.

— Si t'as laissé un truc à l'intérieur, c'est le moment ou jamais.

Je n'ai pas répondu, alors il a haussé les épaules.

— Tu devrais t'écarter gamin.

Une boîte apparut dans sa main, et une allumette déclencha ses petites sœurs. La lueur atterrit dans le couloir, aussitôt des gerbes de feu se mirent à danser dans toutes les directions. En moins d'une minute, les flammes attaquaient déjà le toit. Un brasier, dans lequel s'effaça toute trace du passage des *Green Crusaders*.

C'était le nom de notre groupe. Comme au temps des croisades, quand on parlait de pèlerinages, un bien joli mot censé désigner une quête intérieure, à la fois spirituelle et religieuse. Respectable sur le papier, mais dans les faits, on en a surtout retenu les expéditions militaires qui massacraient le camp adverse en prétextant la foi. Si l'inspiration était juste, la mise en application avait failli.

Notre cause devait sauver l'humanité.

Notre combat ne fit que la condamner un peu plus.

— *Yankee*, avec moi.

Je compris qu'*Alpha* ne s'éloignerait plus de moi. Si au

cours des semaines précédentes, il m'avait à peine considéré, aujourd'hui je ne sortirais plus de son ombre. Pas vraiment un honneur, il était patent que notre leader voulait me garder à l'œil. J'étais inexpérimenté pour ce genre de mission, pas démonstratif pour deux sous, jamais à gueuler ou enhardir les autres, pas étonnant qu'il ait des doutes quant à mon implication.

Ce qui me valait d'être là était un casier judiciaire vierge, et suffisamment de cran pour ne pas me barrer en courant. On m'indiqua une place dans le véhicule de tête, un vieux quatre-quatre tout droit sorti d'une casse, que l'on avait affublé d'un pare-buffle à l'avant. Si l'agent de sécurité déconnait, il n'était pas impensable que la bagnole finisse sa vie dans la vitrine de l'immeuble, encadrée façon voiture-bélier. Percutant, dans tous les sens du terme, très vendeur en Une des médias.

*Alpha* s'installa devant, l'un de ses bras droits prit le volant. À l'arrière, la banquette cocotait le mois, parsemée de trous d'où s'échappait une mousse orange qui grattait les fesses. Il y faisait chaud, étouffant même, parce que le soleil avait tapé dessus une bonne partie de la journée, et aussi à cause de ces deux types qui m'étreignaient de chaque côté.

Ces deux-là, je les avais toujours assimilés à des mecs qu'il fallait éviter. *Echo 1* et *Echo 2*, peut-être des frères ou des cousins, deux baraqués au crâne rasé, taiseux, reclus dans un coin, à vous lancer un regard si profond que vous sentiez vos tripes se tordre dans tous les sens. Je me

demande encore si j'avais entendu une fois le son de leur voix. Avant de monter, ils avaient balancé trois gros sacs de sport dans le coffre. Vu le bruit et le tremblement qui a remué l'habitacle, ce n'étaient pas des ballons ou des maillots à l'intérieur, mais quelque chose de beaucoup plus persuasif, pas étonnant étant donné leur rôle. C'étaient eux qui allaient s'occuper du directeur de la banque, l'une des pièces maîtresses dans notre mission. On avait quelques cibles, cependant, en tant que subalterne, je n'avais pas été informé ni de leurs identités ni de leurs responsabilités, si bien qu'elles me semblaient abstraites, presque inhumaines, et donc méritantes du sort qu'on leur réservait.

Me sentir éloigné du véritable enjeu me rassurait, et m'exaspérait tout autant. Aucun danger, aucun panache, si bien que rien ne m'avait préparé à l'un comme à l'autre.

Leurs effets combinés m'avaient fait péter les plombs.

Le moteur s'alluma dans un capharnaüm rauque, comme si lui aussi s'encourageait pour son dernier voyage. Derrière, des véhicules l'imitèrent, à grands coups d'accélérateur, harangue mécanique qui lançait des ondes dans le sol, de quoi foutre les jetons, d'autant plus qu'*Alpha* continuait à me surveiller. Mon regard se perdait dans la lunette arrière, et pourtant je sentais le sien rivé sur ma nuque.

— Ça va aller, p'tit gars ? s'enquit-il pour attirer mon attention. Tu vas pas nous faire faux bond au dernier moment ?

— Non, m’sieur. Aucune chance.

— Faut le dire si tu le sens pas, j’comprendrais...

Son rire mauvais m’avertit qu’au contraire, il ne chercherait pas à comprendre.

Ma réponse se limita à une gueule froide, et pour me donner une consistance, je me craquai les doigts, les dix y passèrent, l’un après l’autre, ultime compte à rebours avant le déchaînement.

Il était quatorze heures trente sonnantes quand la voiture démarra.

Plus ou moins trente minutes pour rejoindre le point de destination. Afin de brouiller les pistes, plusieurs itinéraires étaient convenus. Les plus longs s’en allèrent en premier, les plus directs en dernier. Nous étions en tête de file, car *Alpha* devait contrôler l’environnement avant de lancer le top départ. Ce n’était pas tant les flics que l’on craignait, les repérages n’avaient signalé que peu de patrouilles à ce moment de la journée, mais plutôt ces cars de touristes bondés qui bloquaient la circulation. Notre fenêtre de tir était réduite, à peine un quart d’heure, alors pas question qu’un embouteillage vienne tout foutre en l’air. Nous étions en pleines vacances de Pâques, l’aéroport se situait à moins d’une minute du théâtre d’opérations, avec en face le parc botanique et son zoo, attirant des dizaines de bus remplis d’enfants survoltés. Des flics, des gosses, des touristes, triptyque des emmerdements maximum, toutefois il fallait composer avec ce public-là, et gardant en tête que le

moindre dérapage envers des innocents salirait la cause, au lieu de l'anoblir.

L'autre élément clé était le texto de l'agent de sécurité. Notre taupe. Un gars payé au lance-pierre, mille deux cents euros net mensuels et pourtant une responsabilité insensée sur les épaules, alors en échange d'une jolie liasse, celui-ci nous avait communiqué le jour où toutes les cibles seraient présentes dans l'immeuble. Son rôle ne s'arrêtait pas à cette information, Jour J, il devait déverrouiller tous les accès, notamment l'entrée du parking, c'était par-là que l'assaut débiterait. Il devait dispatcher ses collègues, un serait envoyé en ronde, dans une zone précise pour qu'on puisse le cueillir sans trop de problèmes, et l'autre en pause. Trente mecs qui débarquent cagoulés, ça se voyait arriver de loin, sauf à l'heure de la relâche. Son pote serait désigné pour les ravitailler en caféine, loin des caméras de surveillance, l'empêchant de déclencher l'alerte.

C'était ici où j'intervenais, mon job consistait à maîtriser l'agent de sécurité.

— S'il joue au con, tu cherches pas, tu l'assomes. S'il est docile, tu l'attaches et tu le fous dans un coin. *Mike* aura déjà pris le contrôle de la réception, vu l'heure, il n'y aura personne. À partir de là, vous attendez. Nous, on se charge du reste.

*Mike*, c'était celui qui conduisait, un type à l'ancienne. Une carrure en angles droits, un cou de taureau. Solide, fiable, qui maintenant me jaugeait dans le rétroviseur. Il



me fixa deux ou trois secondes, avant que la route absorbe de nouveau son attention.

— T'as des questions ?

— Aucune, répondis-je, en me concentrant à mon tour loin devant.

Je ne lâchais pas le pare-brise des yeux, pourtant dans mon esprit, la confusion était totale. Je n'étais qu'un sous-fifre dans l'histoire, relégué à la cantine du rez-de-chaussée, ignorant ce qu'il allait se jouer au-dessus de ma tête. Les choses sérieuses se dérouleraient dans les hauteurs, et je rageais de ne pas y participer.

*Europa Tower.* Un centre d'affaires situé promenade des Anglais, vingt étages occupés par plus d'une dizaine d'entreprises d'envergure internationale, symboles du consumérisme mondial. Des secteurs puissants de l'économie, banque, assurance, santé, BTP, agroalimentaire, médias, bref du capitalisme crasse, à fort impact négatif sur l'environnement. Des milliards de bénéfices et un seul mot d'ordre, vendre, vendre, vendre, ils n'étaient bons qu'à ça, avec en bonus toujours plus d'entropie, d'appauvrissement et de bêtise.